

Introduction

La Méditerranée du XIX^e siècle : modèles et paradigmes

Ubi mare, ibi patria.

Jules Vallès, « Les Victimes du livre », 1864.

La Méditerranée telle que nous la percevons aujourd'hui, telle en tout cas que nous la promettent les professionnels du tourisme – la lumière d'un éternel été, des paysages intenses, des côtes abruptement découpées, des paysages secs et odoriférants – est une création du XIX^e siècle. Plus radicalement, c'est le XIX^e siècle qui invente notre actuelle Méditerranée, conçue comme espace géographique, zone d'échanges politico-économiques privilégiés et ensemble de sociétés ou de civilisations participant du même « monde ». Pour contrer de fausses évidences qui sont autant d'anachronismes et de prismes déformants, il est indispensable de s'interroger sur la fabrication (discursive, idéologique, politique) d'un concept aussi fluctuant que difficile à définir hors des configurations et des systèmes notionnels qui lui confèrent sa logique propre.

La Méditerranée du XIX^e siècle apparaît d'abord comme un objet d'étude méthodiquement construit dans les premières décennies de la période, grâce aux investigations et aux publications savantes menées par les géographes, les naturalistes et les divers spécialistes membres de l'expédition d'Égypte (1798-1801), de la mission scientifique de Morée (1829-1831) ou de la commission envoyée en Algérie au moment de la conquête (1839-1842). Le remarquable ouvrage collectif *L'Invention scientifique de la Méditerranée*¹ synthétise clairement les enjeux épistémologiques, historiques et politiques propres à cette élaboration de savoirs. Ceux-ci se trouvent relayés auprès du grand public cultivé (au

¹ BOURGUET, Marie-Noëlle, LEPETIT, Bernard, NORDMAN, Daniel et SINARELLIS, Maroula, *L'Invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998.

sens restreint de l'époque) par les publications scientifiques issues, parfois avec un délai considérable, de ces expéditions savantes, et entrent en interaction avec la nébuleuse de représentations et d'images (paysages, silhouettes, scènes de genre) diffusées par les récits de voyage, leurs produits dérivés en tous genres (gravures, chromos, illustrations), les magazines spécialisés comme *Le Tour du Monde*, ou le roman d'aventures « géographique » manière Jules Verne. À quoi s'articule plus ou moins harmonieusement un bricolage de systèmes géopolitiques où la réflexion intellectuelle légitime, ou (plus rarement) combat, les menées impérialistes et colonialistes contemporaines. Le savoir se fait pouvoir, à supposer qu'il en soit jamais autrement – la saisie intellectuelle valant pour mainmise idéologique : « Construction savante d'une région méditerranéenne, définition d'une ère géopolitique, avancée des puissances européennes dans cette partie du monde : la concomitance des trois processus montre suffisamment que la Méditerranée qui s'invente est alors, de fait, européenne, occidentale². »

Ce lien indissociable entre élaboration des savoirs, circulation des représentations et diffusion des idéologies impose de conjurer, d'emblée, deux tentations aussi immédiates que pernicieuses. Impossible, d'abord, de considérer que l'existence même de « la Méditerranée » constituerait un fait objectif que le XIX^e siècle aurait découvert (scientifiquement) ou redécouvert (d'un point de vue géopolitique). Indéniablement, au fil de la période, on voit émerger puis s'élaborer l'idée que l'espace méditerranéen est doté d'une spécificité et d'une cohérence propres ; mais l'identité (le singulier même fait problème) contrastée voire conflictuelle de la Méditerranée, comme territoire et comme représentation, est le produit d'une négociation entre plusieurs modes de structuration et de représentation de l'espace souvent incompatibles et concurrents : si bien que sa définition change chaque fois que le contexte historique et politique déplace les cadres d'appréhension, reconfigure les stratégies argumentatives, oblige à repenser l'argumentaire. À quoi s'ajoute l'influence du support et des modes textuels ou iconographiques qui sous-tendent cet ensemble mouvant de représentations : la Méditerranée du XIX^e siècle tient du bricolage permanent, dont seule la dimension interactive permet de comprendre les continus réaménagements.

² BOURGUET, Marie-Noëlle, « De la Méditerranée », introduction à *L'Invention scientifique de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 26.

Cette nécessaire attention au système discursif dont participe chaque texte est inséparable d'un souci de périodisation. À l'évidence, la conquête d'Alger puis l'occupation du territoire qui deviendra l'Algérie constitue une première charnière : à la différence d'autres (lointains) territoires d'outre-mer, dont la possession obéit à des motivations stratégiques et/ou économiques, cette nouvelle colonie méditerranéenne se veut colonie de peuplement, et permet d'imaginer une Méditerranée française (latine, européenne...) selon une logique de la continuité géographique. Les premières décennies de la Troisième République, marquées par la politique d'expansion coloniale de Ferry et l'extension de la mainmise française en Méditerranée (la Tunisie devient protectorat, en attendant le Maroc), marquent un autre tournant décisif qui met au premier plan l'idée d'une (re)conquête latine du bassin méditerranéen. Cela dit, aucun des systèmes de représentations mis en circulation à tel ou tel moment-clé n'abolit les précédents : comme dans tous les domaines de l'histoire culturelle, les phénomènes de recouvrement, de résurgence ou de persistance se multiplient et complexifient les niveaux de référence mobilisés par chaque discours.

Restent à examiner les raisons qui expliquent l'émergence d'une conscience méditerranéenne au XIX^e siècle. Plusieurs facteurs y contribuent à des degrés variables. À la fin du XVIII^e siècle, la Méditerranée constitue une séparation, une frontière liquide séparant les trois continents du monde ancien ; elle ouvre un espace vaste, morcelé, cloisonné, irréductiblement pluriel – ce dont témoigne la multiplicité des toponymes qui la désignent. Dans la période suivante, avec les progrès de la navigation à vapeur et l'extension des lignes de chemins de fer, la Méditerranée rétrécit et ses rivages se resserrent : le « lac français » qu'évoquait Bonaparte est en passe de devenir réalité. S'instaure alors une vision plus synthétique de l'espace méditerranéen, inaugurée par le discours savant des naturalistes (Bory de Saint-Vincent notamment), et consolidée par l'expérience de voyages de plus en plus aisés et rapides.

À quoi s'ajoutent les effets d'une première mondialisation qu'on ne saurait réduire aux conquêtes coloniales : l'Égypte de Méhémet-Ali, sous l'impulsion (notamment) de cadres issus du saint-simonisme, s'industrialise et s'europeanise à vitesse accélérée, cependant que l'Empire ottoman lui-même multiplie les réformes. Au même moment, les nouveaux équilibres géopolitiques qui se dessinent amènent à repenser la place de l'Europe dans un Occident dont l'essor des États-Unis déplace le centre de gravité : le monde méditerranéen apparaît à la

fois comme menacé par l'impérialisme anglo-saxon, et marginalisé par rapport au nouvel axe atlantique.

La Méditerranée : espace et mémoire

Loin d'être une évidence immédiate, le paysage méditerranéen naît d'une construction savante fondée sur l'investigation et la réflexion comparative. Bory de Saint-Vincent est ainsi l'un des premiers à affirmer l'existence d'un espace homogène, sans solution de continuité entre l'Europe et les rivages africains : « [En Morée], c'est absolument la nature de Valence et de Murcie [...] Quelques plantes syriaques s'y mêlent avec quelques insectes africains, mais en général peu de nouveau³. » Si bien que l'adjectif « méditerranéen » apparaît précisément lorsque le naturaliste évoque le paysage d'Hyères, qu'il contemple au moment de partir pour la Morée : « C'était [ce] qu'on peut appeler méditerranéen, mais renforcé s'il est permis d'employer cette expression ; c'était déjà celui du pays que j'allais visiter ; il y avait plus de Péloponnèse encore que de Provence dans la physionomie de tout ce qui m'environnait, et quand je reviens sans dessein sur les souvenirs de mon voyage en Grèce, j'y retrouve toujours l'idée de la montagne d'Hyères⁴. » Grand voyageur pour qui « le monde visible existe », Théophile Gautier se montre lui aussi sensible à cette parenté de paysages ; s'embarquant à Marseille pour Constantinople, il note : « On longe des côtes escarpées, décharnées, effritées, pareilles à celles de l'autre côté de la Méditerranée. Je ne sais pas si on l'a remarqué, Marseille et ses environs sont beaucoup plus méridionaux que leur latitude ne semble le comporter. Vous avez là des aspects africains d'une âpreté aussi chaude qu'en Algérie, et la physionomie du Midi s'y dessine d'une façon très violente⁵. » La suite de la traversée réserve à l'œil de l'observateur d'autres similitudes frappantes : « Vu de la rade, Syra ressemble beaucoup à Alger, en petit, bien entendu⁶. »

³ Lettre à Léon Dufour du 19 mai 1829, *Correspondance de Bory de Saint-Vincent*, éditée par Pierre Lauzun, Agen, 1908, p. 308-309 ; passage cité dans *L'Invention scientifique de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 21.

⁴ BORY DE SAINT-VINCENT, Jean-Baptiste, *Relation du voyage de la Commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, Paris, F.-G. Levrault, 1836, t. 1, p. 4-5 ; passage cité dans *L'Invention scientifique de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 22.

⁵ GAUTIER, Théophile, *Constantinople* [1853], passage cité par Jean-Pierre Berchet dans son anthologie *Le Voyage en Orient*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985, p. 50.

⁶ *Ibid.*, p. 57.

De tels constats se trouvent cependant concurrencés par d'autres lignes de partage et cadres de perception. La végétation aride du Midi et ses paysages âpres appellent souvent le qualificatif d'africain (apparemment, l'adjectif « méditerranéen » n'entre que progressivement en usage dans le sens que nous lui connaissons et que lui prête explicitement Bory de Saint-Vincent). Voici la rade de Toulon, telle que Michelet l'évoque dans les dernières pages de *La Sorcière* : « Qu'il était lumineux, âpre et beau mon désert ! J'avais mon nid posé sur un roc de la grande rade de Toulon, dans une humble villa, entre les aloès et les cyprès, les cactus, les roses sauvages. Devant moi ce bassin immense de mer étincelante [...] Ce lieu, tout africain, a des éclairs d'acier⁷. » Quant à l'impressionnante mémoire visuelle de Gautier, elle lui suggère de temps à autre des rapprochements pour le moins surprenants. Contre toute attente, rien de méditerranéen dans le paysage qu'encadrent les fenêtres du train, d'Alexandrie au Caire : « On aurait pu se croire en Hollande dans les polders, longeant quelque une de ces mers intérieures dormantes. Le ciel était pâle comme un ciel de Van de Velde, et les voyageurs qui, sur la foi des peintres, avaient rêvé des incendies de couleurs, regardaient avec étonnement cette immense étendue absolument horizontale, d'un ton grisâtre, et où rien ne rappelait l'Égypte⁸. » À la fin du siècle, le culte d'une latinité mythique s'allie d'ailleurs volontiers à un anti-méridionalisme revendiqué ; la mélancolie spiritualiste propre aux civilisations latines explique cette tentation septentrionale, dont témoigne la Lorraine de Barrès : l'héritage celtique dont se réclame la latinité implique d'autres lignes de partage, et dicte toutes sortes de combinaisons à nos yeux surprenantes, mais indéniablement opératoires dans les discours et les représentations.

Géographiquement morcelé, composé d'une irréductible mosaïque de civilisations souvent affrontées, le bassin méditerranéen ne trouve que tardivement son unité dans un paysage et un climat immédiatement ressentis comme communs. En revanche, le travail de mémoire et de recomposition historique inséparable du voyage en Orient - autre invention du XIX^e siècle - travaille à reconstituer une identité méditerranéenne issue d'une tradition culturelle longue dont l'Occident judéo-chrétien se veut l'héritier.

De fait, le voyage en Orient, dès l'ouvrage inaugural de Chateaubriand - *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* date de 1811 - se

⁷ MICHELET Jules, *La Sorcière* [1862], Paris, GF, 1966, p. 286.

⁸ GAUTIER, *Voyage en Égypte* [1869], *Le Voyage en Orient, op. cit.*, p. 902.

définit à la fois comme un mouvement de retour aux sources et une entreprise d'archéologie du monde contemporain. Au niveau individuel (la refondation d'une identité) et collectif (la régénération d'une civilisation en pleine crise), le voyage en Orient se pense comme restauration d'une mémoire et d'une continuité que la Révolution a rendues problématiques : « Pour parvenir à la synthèse universelle qu'il juge avoir mission de réaliser, le XIX^e siècle européen éprouve le besoin de revenir à la source. Qu'elle soit historique ou linguistique, la science des "orientalistes" a été, en grande partie, archéologique : fouiller, mettre au jour, déchiffrer, reconstituer, voilà son obsession. Une des images de prédilection du romantisme a été celle du palimpseste : le signe est enfoui, le sens est obscurci, mais il est accessible ; en réalité, il est là, derrière ou dessous. Il suffit de faire disparaître les écritures de surface, de ne plus les voir, pour exhumer notre passé, notre bien. Imaginer de la sorte un Orient palimpseste, cela signifie plus ou moins disqualifier un Islam usurpateur, le considérer comme une simple parenthèse historique, afin de recouvrer notre *héritage*⁹. » Où l'on voit le lien indéfectible entre mémoire et pouvoir, imaginaire et idéologie, avant même que l'impérialisme français se traduise par son expansion coloniale dans le bassin méditerranéen. En Morée, sur les rives de l'Eurotas, Chateaubriand voyageur s'affirme comme le restaurateur d'une mémoire ensevelie par l'occupation ottomane ; il devient l'ultime dépositaire d'un passé glorieux dont les Grecs asservis et dégénérés ont tout oublié. En terre d'Islam, de la colonne de Pompée aux ruines de Carthage, le pèlerin redécouvre le berceau de notre culture religieuse rehaussé par les grands souvenirs de l'histoire romaine.

Conséquence : partir pour l'Orient méditerranéen, c'est entreprendre un voyage dans le temps où la logique centrifuge du décentrement géographique (l'ailleurs, l'exotisme, l'autre et les autres) est contrée voire parfois annihilée par la résurrection d'un passé commun à tout l'Occident judéo-chrétien. Point de jeune fille au lavoir qui n'évoque Nausicaa, les moutons rôtis convient les voyageurs à des banquets homériques, cependant que des vignettes bibliques viennent spontanément se surimposer aux scènes agrestes et pastorales. Et les manoirs féodaux des montagnes libanaises ressuscitent mieux le Moyen-Âge, pour Nerval, que les rêveries troubadour qui ont enchanté sa génération... Comme il n'est pire « victime du livre » que le voyageur, les effets d'intertextualité et de réécriture confortent cette tendance à la reconnaissance, sous le chatolement du divers, d'un socle civilisationnel

⁹ BERCHET Jean-Claude, *Le Voyage en Orient, op. cit.*, « Introduction », p. 12.

commun, toujours prêt à ressurgir au fil de la rêverie. À la fin du siècle, l'Algérie, dont on déplore pourtant volontiers l'eupéanisation, reste encore une enclave d'Antiquité au sein du moderne Bassin méditerranéen : « En Algérie, Marius-Ary Leblond retrouve dans “les vêtements légers que commande l'hygiène, l'aisance de l'ancien Romain”. Pour leur part, les personnages de *La Ville Inconnue* ne sont finalement pas si éloignés de ceux de *Quo Vadis* (1895) : “Bandes, hordes, groupes et files, il y a des gens en toge blanche qui semblent des quirites romains ; il y a des essaims en tunique bleue, couleur de Carthage ; il y a partout de ces fantassins avec des pagnes et des capuches comme les archers de Ramsès ; il y a des lanciers qui caracolent, jambes nues, en chlamydes et en bonnet de feutre comme les chevaliers du Parthénon. Du sud, ces revenants de la vie antique débouchent toujours”¹⁰. » Ce bricolage kitsch, ce bric-à-brac d'époques et de peuples différents rassemble, en synchronie, toute une histoire des civilisations méditerranéennes antiques, restées obstinément présentes dans l'Orient des origines. L'autre rive de la Méditerranée met le voyageur occidental face à une mémoire vivante qu'en Europe, l'accélération de l'histoire et l'industrialisation croissante lui dérobent.

Un concept synthétique d'identité méditerranéenne comme produit de l'histoire naît ainsi de la démarche régressive propre au voyage en Orient ; sa puissance intégratrice tient à sa capacité à résorber l'étrangeté des civilisations autres dans la conscience d'un socle commun, l'ailleurs méditerranéen devenant la projection synchronique de notre propre histoire – fascinante concaténation permise, affirme-t-on, par l'immutabilité qu'on prête volontiers au vieil Orient. Ce qui explique, inversement, la désaffection que manifestent les voyageurs envers la Grèce « libérée » : comment concilier l'idéal philhellénique et un territoire dont on ne peut que reconnaître les caractéristiques irréductiblement orientalisées, malgré la fin de l'occupation ottomane ?

Le périple circumméditerranéen inauguré par Chateaubriand est emblématique de cette entreprise de synthèse par annexion : du « miracle grec » au tombeau du Christ, de la patrie des Muses au Saint-Sépulcre, le pèlerin refonde son identité en retrouvant la double origine,

¹⁰ AL-MATARY, Sarah, *Idéalisme latin et quête de « race ». Un imaginaire politique entre nationalisme et internationalisme (France-Amérique hispanique, 1860-1933)*, thèse de littérature comparée sous la direction de René-Pierre Colin, soutenue le 20 juin 2008, Université Lumière Lyon 2, Département des Lettres, 811 p., p. 628. *La Ville inconnue* est un roman de Paul Adam (cf. contribution de S. Al-Matary, *infra*).

culturelle et spirituelle, de la liberté française. Cet imaginaire méditerranéen réinvestit l'idée de la *translatio studii*, d'Énée à la Rome éternelle puis à la France fille aînée de l'Église ; elle s'appuie d'autre part sur l'affirmation d'une continuité et d'une cohérence des *Gesta dei per Francos*, de Saint-Louis à Napoléon : il existerait de toute éternité une unité méditerranéenne à conquérir, contre les défaillances de la mémoire et les usurpations des civilisations rivales.

Au singulier ou au pluriel : la question de la civilisation méditerranéenne

Cette insistance sur la mémoire, ce recours systématique à une démarche régressive pour figurer une possible identité méditerranéenne est révélatrice à la fois d'une hantise tenace et d'une persistante incapacité à penser le monde méditerranéen comme à la fois solidaire et pluriel.

Ce blocage s'explique, au moins jusqu'aux années 1840, par les modèles géopolitiques et civilisationnels dominants, dont les systèmes affrontés ou croisés empêchent de poser frontalement la question méditerranéenne en tant que telle. Un premier paradigme, issu de la pensée de Mme de Staël et des travaux du groupe de Coppet, oppose depuis le début du siècle littératures du Nord et littératures du Midi ; ces deux types de production culturelle se différencient aussi nettement que les civilisations dont elles sont l'expression autant que le produit. Conséquence : la spiritualité chrétienne propre aux civilisations de l'Europe moderne est plutôt d'inspiration septentrionale ; la culture vivante des nations contemporaines n'est pas directement fille d'Athènes et de Rome, elle est née d'un héritage médiéval étranger au classicisme. On retrouvera cette revendication d'identité septentrionale, voire celtique, dans la réflexion fin-de-siècle sur la latinité.

Autre concept fort vivace, et redoutablement opératoire, durant toute la période : celui de civilisation (par définition européenne), telle que l'analyse Guizot dans son cours de 1828, aussitôt publié, sur *l'Histoire de la civilisation en Europe*. Le concept de civilisation, *a priori*, possède une forte puissance intégratrice, puisqu'il prétend parvenir à « une rationalisation générale du réel, à une appréhension englobante et signifiante du fait humain sous toutes ses formes¹¹ » : bref, une histoire totale, privilégiant la longue durée et des unités territoriales beaucoup

¹¹ LAURENT, Franck, « Penser l'Europe avec l'histoire. La notion de civilisation européenne sous la Restauration et la monarchie de Juillet », *Romantisme*, n°104, 1999/2, « Penser avec l'histoire », p. 53.

plus vastes que celles des États modernes. Le concept, qu'on pourrait croire propice à l'émergence d'une pensée méditerranéenne, paradoxalement l'entrave et la contrarie pour deux raisons majeures. D'une part, la civilisation se définit d'emblée comme européenne : la question dominante reste celle de l'articulation entre identités nationales en Occident et unité européenne – ce qui rejoue, en le déplaçant, le conflit entre Rome et Carthage pour la maîtrise du bassin méditerranéen : au XIX^e siècle, le génie de la France s'oppose à la mercantile Angleterre, la délocalisation de l'héritage punique rejetant l'autre rive de la Méditerranée dans les ailleurs de la civilisation. D'autre part, traditions et religion apparaissent comme les garants de la cohérence et de la continuité constitutifs de toute civilisation : cette importance accordée au fait religieux accentue le clivage entre Occident chrétien et Orient musulman, ce dernier étant voué, par les logiques irrésistibles du progrès, à reconnaître finalement la supériorité culturelle du christianisme. Si la notion de civilisation postule une communauté de pratiques et de représentations née d'une longue histoire partagée, sa définition européenne et chrétienne rend impossible toute appréhension globale des spécificités méditerranéennes.

Enfin, on a vu que cet Orient qu'invente le XIX^e siècle, géographie imaginaire tissée d'images et de lieux communs indéfiniment recomposés et médiatisés, oppose deux obstacles majeurs à la conception d'un ensemble méditerranéen à la fois multiple et homogène. Les voyageurs que fascine l'attrait du divers y cherchent quelque irréductible altérité, ou tout au moins un exotisme puissamment dépaysant – tout manquement à ce programme étant perçu comme abâtardissement et décadence. Ceux qui, au contraire, tiennent à renouer avec l'origine historique et / ou religieuse de l'Europe chrétienne marginalisent voire effacent *de facto* les siècles d'Islam qui séparent les rivages d'Orient d'une Antiquité à ressusciter.

Par les clivages qu'ils instaurent, les systèmes de représentation géopolitique disponibles dans la première moitié du XIX^e siècle rendent très difficile la constitution d'une idée méditerranéenne capable d'articuler diversité des civilisations et solidarité d'une histoire spécifiquement méditerranéenne. C'est justement pour dépasser cette pensée du clivage que les saint-simoniens, dès les premières années de la monarchie de Juillet, construisent un nouveau modèle méditerranéen refusant à la fois de nier les différences et de les lire comme autant de facteurs d'affrontement. Michel Chevalier, reprenant dans le *Système de la Méditerranée* un ensemble d'articles publiés dans *Le Globe*, propose

d'échapper à un cycle pluriséculaire de conflits réitérés en faisant de la Méditerranée « le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident », grâce notamment aux progrès techniques qui permettent des transports plus rapides, des communications plus sûres, des échanges plus suivis. La conviction d'un avenir pacifique et solidaire amène nombre de saint-simoniens à offrir leurs services à Méhémet-Ali, pour contribuer à une œuvre de modernisation à la fois intellectuelle et technique fondant une nouvelle alliance entre l'Europe et l'autre rive de la Méditerranée.

Une telle ambition suppose de reconsidérer les influences multipliées (dont témoigne l'Andalousie) qui font du bassin méditerranéen un carrefour de rencontres et un vaste espace de dialogue. Dans *Occident et Orient*, Émile Barrault appelle à prolonger le traditionnel « grand tour » (la Grèce et l'Italie) par un voyage en Égypte, aussi profitable pour les artistes que le pèlerinage aux sources du classicisme européen : « Ici, [les artistes] ont à étudier, soit l'art arabe qui s'est développé en grandeur, en élévation, en sévérité dans l'architecture chrétienne, comme une fleur portant son fruit, soit l'art égyptien qui se modifia en légèreté, en sveltesse, en grâce dans l'architecture grecque, comme une tige portant sa fleur¹². » Quant aux grands travaux dans lesquels s'investissent les saint-simoniens, ils valent certes comme expansion et diffusion du progrès technique, mais aussi comme préfiguration de la communion à venir des civilisations autour du « lac » méditerranéen. Le 15 août, fête de Napoléon, est célébré par une Cène méditerranéenne, réunissant les races et nations qui travaillent en commun à construire un barrage sur le Nil : « Enfin, passant en revue toutes les personnes assises à ce banquet, on restait frappé d'une chose : il y avait là des Orientaux qui s'étaient faits de l'Europe pour renouveler la civilisation de leur pays, et des Européens qui s'étaient faits de l'Orient pour concourir à la grande œuvre de sa régénération. Entre eux régnait une bienveillance expansive qui inspirait chaque parole et dictait chaque geste : on eût dit une même famille : dans l'harmonie de ces hommes divers était un présage sublime de la communion de l'Orient et de l'Occident¹³. »

Rencontres, échanges, régénération réciproque : on ne saurait réduire le projet saint-simonien, indissociablement économique, politique et spirituel, à un simple avatar de l'impérialisme européen qui,

¹² BARRAULT, Émile, *Orient et Occident* [1835], passage cité par Sarga Moussa dans son anthologie *Le Voyage en Égypte*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2004, p. 811.

¹³ *Ibid.*, p. 818.

en France, se traduit au même moment par l'occupation d'Alger. Ce serait également trahir la pensée orientale de Lamartine que d'y voir un proto-colonialisme mal déguisé. Reste que la colonisation militaire de l'Algérie dans les années 1840, puis l'essor du grand capitalisme financier sous le second Empire, entraînent un infléchissement de certaines de ces réflexions, lesquelles acquièrent dans un contexte nouveau des résonances différentes.

Le ralliement de certaines des élites saint-simoniennes à l'Empire, la politique de grands travaux préconisée par Napoléon III, l'accélération de la circulation des capitaux sur fond de spéculation débridée et d'expansion coloniale, favorise l'élaboration d'une nouvelle légende méditerranéenne syncrétique, recyclant avec plus ou moins de cohérence toutes sortes d'emprunts aux modèles déjà en usage. Dans *L'Argent* (1893), Zola revient sur cette mythologie méditerranéenne modernisée, dont les ambitions coloniales de la Troisième République sont sinon la conséquence, du moins la traduction concrète¹⁴.

C'est à Saccard, le poète de la spéculation, que le romancier confie la création d'un rêve méditerranéen à la fois impérialiste, progressiste et techniciste. Génial entrepreneur de fiction, Saccard fonde sa Banque Universelle sur sa vision grandiose de la Méditerranée de demain, un espace d'échanges et de réseaux tout entier irrigué, vivifié, fécondé par le déploiement des capitaux. D'emblée, tous les prestiges de l'histoire sont mobilisés par ce prédateur hors pair de la finance internationale - non sans un lyrisme d'inspiration saint-simonienne : « D'abord, on mettait la main sur la Méditerranée, on la conquérait, par la Compagnie générale des Paquebots réunis ; et il énumérait les ports de tous les pays du littoral où l'on créerait des stations, et il mêlait des souvenirs classiques effacés à son enthousiasme d'agioteur, célébrant cette mer, la seule que le monde ancien eût connue, cette mer bleue autour de laquelle la civilisation a fleuri, dont les flots ont baigné les antiques villes, Athènes, Rome, Tyr, Alexandrie, Carthage, Marseille, toutes celles qui ont fait l'Europe¹⁵. » Et voilà l'imaginaire des origines venu légitimer la rapacité de ce nouvel Alexandre de la Bourse... À quoi s'ajoutent les prestiges des mythes de conquête orientale dont Napoléon incarne l'ultime et

¹⁴ Sur ce roman du « nouveau monde » méditerranéen, je me permets de renvoyer à mon article « D'impossibles nouveaux mondes : Zola, *L'Argent* / *Fécondité* », *Les Nouveaux mondes : un mythe fondateur des littératures de l'ère coloniale*, Jean-François Durand (dir.), à paraître aux éditions Kailash, 2012.

¹⁵ ZOLA, Émile, *L'Argent, Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, V, p. 74-75.

fascinante résurgence (on l'a vu avec la célébration saint-simonienne du 15 août) ; Saccard n'hésite pas à y recourir pour parachever sa légende méditerranéenne : « Déjà, le souvenir des Croisades le hantait, ce retour de l'Occident vers l'Orient, son berceau, ce grand mouvement qui avait ramené l'extrême Europe aux pays d'origine, en pleine floraison encore, et où il y avait tant à apprendre. Seulement, la haute figure de Napoléon le frappa davantage, allant guerroyer là-bas, dans un but grandiose et mystérieux [...] Et ce que les Croisades avaient tenté, ce que Napoléon n'avait pu accomplir, c'était cette pensée gigantesque de la conquête de l'Orient qui enflammait Saccard, mais une conquête raisonnée, réalisée par la double force de la science et de l'argent¹⁶. » Dans la fièvre épique qui emporte le spéculateur, le souvenir des Croisades lie la construction d'un nouveau monde méditerranéen à un renouveau catholique qui, grâce aux fonds de la Banque Universelle, rendrait Jérusalem au pape et refonderait la chrétienté occidentale tout entière – argument suprême qui attache aux entreprises de Saccard tous les fonds de la vieille aristocratie cléricale, par haine de la grande banque juive ! On admirera la créativité syncrétique de ce héros de la finance, capable d'amalgamer, avec une redoutable efficacité, tous les mythes méditerranéens en circulation au profit de sa propre entreprise – cette Méditerranée de fiction sera le seul chef-d'œuvre de l'audacieux spéculateur, chef-d'œuvre dont maints discours colonialistes vont hériter.

Méditerranée romaine, Méditerranée latine : imaginaires coloniaux

Si le débarquement des Français à Alger en 1830 inaugure l'ère de l'expansion coloniale en Afrique du Nord, il n'est pas corrélé d'emblée à un projet cohérent et raisonné : l'événement oblige le nouveau régime de Louis-Philippe à instaurer un débat sur cette situation inédite et encore « ouverte », débat d'autant plus animé qu'il est largement médiatisé, à un moment où toutes les possibilités semblent encore envisageables¹⁷. Une décennie plus tard, la conquête militaire et la décision de fonder une colonie de peuplement cristallise en un système global tout un ensemble d'imaginaires coloniaux de la Méditerranée – lesquels, de réajustements stratégiques en reconfigurations ponctuelles, restent vivaces et repérables jusqu'au début du siècle suivant.

¹⁶ *Ibid.*, p. 78.

¹⁷ Sur cette question, voir l'article de BLAIS Hélène, « “Qu'est-ce qu'Alger ?” : le débat colonial sous la monarchie de Juillet », *Romantisme*, n° 139, 2008/1, p. 19-32.

La mainmise sur l'Algérie est d'emblée envisagée comme une (re)conquête de l'Afrique romaine. Les relevés archéologiques effectués par les premières missions scientifiques envoyées sur le terrain ont une visée directement opératoire : un bon relevé cartographique de l'organisation territoriale mise en place au moment de la colonisation romaine est censé apporter des bénéfices immédiats à l'armée de conquête et d'occupation française. Le ministre de la Guerre insiste sur cet objectif pragmatique lorsqu'il écrit au secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à qui il confie le volet scientifique de l'opération : « Quelques personnes qui s'occupent avec une attention éclairée des affaires d'Alger m'ont signalé, et j'ai senti moi-même les avantages que, sous ce double rapport, pourraient offrir une bonne géographie de la Mauritanie sous la civilisation antique, et une histoire de la colonisation des Romains dans cette contrée, des institutions qu'ils y avaient fondées, des rapports qui s'étaient établis entre eux et les indigènes¹⁸. » Cette perspective envisage l'archéologie dans « ses rapports avec le système d'organisation spatiale et administrative du territoire¹⁹ » ; l'enquête ainsi commanditée doit dégager des résultats immédiatement exploitables, comme le souligne avec insistance le ministre de la Guerre : « Il me semble d'une utilité réelle d'étudier les circonstances sous l'influence desquelles se développa la population de certaines villes, de retrouver le tracé des routes antiques, de constater par la viabilité passée des rivières, aujourd'hui obstruées, et la salubrité des contrées que nous trouvons inhabitables, la possibilité qu'il y aurait de se replacer dans des conditions également favorables²⁰. » L'exemple romain offrirait donc un répertoire de possibles solutions face aux difficultés rencontrées par l'armée française dans la maîtrise et l'organisation d'un territoire encore mal connu.

Quelques années plus tard (1837), la prise de Constantine, l'ancienne Cirta, relance l'intérêt pour les investigations archéologiques : la contrée offre un passionnant terrain de fouilles pour étudier, d'un point de vue architectural et artistique, les monuments d'Afrique romaine. Une mission scientifique d'envergure, conçue sur le modèle

¹⁸ Lettre du duc de Dalmatie, ministre de la Guerre, au baron Athanase Walckenaer, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, 18 novembre 1833. Passage cité par OULEBSIR, Nabila, « Rome ou la Méditerranée ? Les relevés d'architecture d'Amable Ravoisié en Algérie, 1840-1842 », *L'Invention scientifique de la Méditerranée*, op. cit., p. 241.

¹⁹ OULEBSIR, « Rome ou la Méditerranée ? », article cité, p. 242.

²⁰ Lettre du baron de Dalmatie, ministre de la Guerre, 18 novembre 1833. Passage cité par OULEBSIR, « Rome ou la Méditerranée ? », article cité, p. 243.

pluridisciplinaire des expéditions d'Égypte et de Morée, est envoyée sur le terrain ; l'Académie des Inscriptions et belles-lettres insiste sur la nécessité de confier à des spécialistes les relevés topographiques et architecturaux. C'est dans un tel contexte que l'architecte Ravoisié, qui avait déjà participé à l'expédition de Morée, se voit confier un programme précis d'investigation et d'étude (1840-1842), devant aboutir à une publication. L'analyse des planches illustrant l'ouvrage témoigne de la portée indissociablement scientifique et politique de l'imagerie ainsi mise en circulation : « Cette planche [la vue générale de Djemila], qui présente les vestiges de la ville antique par rapport au paysage environnant, propose différents niveaux de lecture. Le premier niveau offre une vue des bases de colonnes d'un temple ; le second, une vue plus lointaine : les colonnes des propylées, l'arc de triomphe, le petit temple et le théâtre ; et la partie droite du troisième, le camp militaire français. Alors que l'emplacement des ruines est couvert d'arbres, l'horizon est limité par des montagnes privées de végétation. Ce mode de représentation est fondé sur le contraste : végétation rare et végétation fournie, temps passé des ruines et temps présent du camp militaire. Cette opposition temporelle s'atténue si l'on considère le camp militaire inscrit à l'intérieur du paysage et à l'échelle des vestiges antiques, comme pour vouloir confondre le présent avec le passé [...] Le présent semble se profiler dans le passé antique²¹. »

Quant à l'arc de triomphe de Djemila, qui se dresse au cœur d'un paysage désertique, il suggère un monde « vide depuis les Romains », et en attente de la résurrection apportée par les petits-fils de la Louve - en l'occurrence les soldats de Bugeaud, lequel rêvait d'en faire des légions de soldats laboureurs, civilisant l'Afrique *ense et aratro*. Ce modèle prestigieux reste vivace jusqu'au début du siècle suivant ; en 1916, Paul Adam préface en ces termes le roman de Jean Corail *Les Centurions* : « [En 1831], c'étaient les nouvelles légions de l'esprit latin exhumé durant les fouilles d'Herculanum, et qui débarquaient sur le territoire du dey. Ces légions allèrent, retrouvant, de place en place, les vestiges des proconsuls, les fossés des camps romains, les tombeaux des préteurs. À l'exemple de leurs maîtres spirituels, elles refirent les routes, elles reconstruisirent les ponts, elles édifièrent les cités, elles approfondirent les ports... »

²¹ OULEBSIR, « Rome ou la Méditerranée ? », article cité, p. 265-266. On trouvera dans ce bel article une reproduction des planches analysées.

La conquête de l'Algérie, puis les protectorats établis sur la Tunisie et le Maroc, ressuscitent l'Afrique romaine par le glaive français ; le nouvel espace géopolitique ainsi délimité inclut le Maghreb dans la sphère méditerranéenne sous contrôle européen, grâce à l'argument (c'est-à-dire à la construction) d'une proximité géographique voire d'une continuité territoriale entre les deux rivages. La Méditerranée redevient, au sens fort du terme, *mare nostrum*, ce « lac français » un instant rêvé par Bonaparte : « Le thème de la Méditerranée comme “lac français”, inspiré du modèle revendiqué de l'empire romain, apparaît dès les années 1830. L'expression se retrouve fréquemment dans la bouche des députés favorables à la colonisation, par allusion au modèle impérial romain, qui constitue pour les partisans de la colonisation la référence essentielle et renvoie à l'image d'une continuité territoriale qui fera son chemin²². » Brillant polémiste et penseur politique influent, Prévost-Paradol écrit ainsi dans *La France nouvelle* (l'ouvrage connut onze éditions de 1868 à 1871) : « Puisse-t-il venir bientôt, ce jour où nos concitoyens à l'étroit dans notre France africaine, déborderont sur le Maroc et sur la Tunisie, et fonderont enfin cet empire méditerranéen qui ne sera pas seulement une satisfaction pour notre orgueil, mais qui sera certainement dans l'état futur du monde, la dernière ressource de notre grandeur ! » Cette tenace référence romaine a d'ailleurs des corollaires inattendus - Abd-el-Kader, héros de la résistance arabe, devient ainsi un nouveau Jugurtha : l'allusion est claire dans l'un des poèmes latins qui firent la gloire (scolaire) du collégien Rimbaud !

Cette image d'un nouvel Empire latin, d'une « plus grande France », remporte un succès qui s'explique aussi par sa valeur compensatoire : il répond à deux des angoisses les plus prégnantes de la fin du siècle, celle de la dépopulation française et celle de la décadence des races latines. Dès la fin du second Empire, essayistes et journalistes, s'appuyant sur les études des démographes, prédisent lugubrement l'extinction progressive de la population française, minée par la dénatalité (le roman de Zola *Fécondité* est un parfait exemple de cet hantise d'époque) : l'expansion coloniale pourra régénérer une nation exténuée en lui insufflant l'énergie vitale qui lui fait, en métropole, cruellement défaut. D'autre part, après le traumatisme de 1870 et la progressive mainmise de l'Angleterre sur l'Égypte, le concept de civilisation méditerranéenne permet d'affirmer la vitalité et la solidarité des peuples latins qui peuplent ces rivages (solidarité que la notion flexible de « race latine » permet de fonder en nature comme dans l'histoire) : « La

²² BLAIS, « Qu'est-ce qu'Alger ? », article cité, p. 30.

Méditerranée classique appelée à la rescousse ne signifierait-elle pas que, dans un avenir qui semblait voué à la prépondérance des peuples germaniques et anglo-saxons, il s'avérait nécessaire de souligner l'appartenance comme de renforcer l'identité²³ ? »

La future Méditerranée latine s'imposera d'autant plus facilement, à en croire certains, que le long passé commun qui lie les civilisations méditerranéennes s'explique par d'opportunes fraternités ethniques reliant les deux rives. Dans *L'Algérie et la Tunisie*, Paul Leroy-Beaulieu n'hésite pas à démontrer les affinités entre les peuples du Maghreb et ceux de la métropole : « Récusant l'absence de "l'empreinte latine" en Afrique, comme le prétendait le médecin démographe Louis-Adolphe Bertillon, [Leroy-Beaulieu] retrouve dans "telle tribu montagnaise" de l'Aurès et de la "Kabylie orientale" les "Oulad-el-Asker ou fils de fantassins", le "type romain". Il observe que "les habitants de Tébessa", très attachés à leurs racines européennes, "se servaient encore en 1842 des monnaies romaines" [...] Non content d'arguer l'origine latine des premiers occupants du Maghreb, Leroy-Beaulieu fait des Algériens à la fois des Latins et des Celtes²⁴. »

La construction d'une identité méditerranéenne revitalisant l'héritage romain a deux conséquences. La frontière de « la civilisation » se trouve désormais déplacée vers les limites du « continent noir », l'*Africa portentosa*, le littoral colonisé appartenant désormais à la sphère de la culture européenne et à son histoire. Commentant l'amoralisme des aventuriers-prédateurs qui hantent les « romans africains » de Louis Noir, Jean-Marie Seillan remarque : « [La fiction] dédouble [la règle morale] de part et d'autre de la frontière séparant l'Algérie soumise à la domination française des territoires non colonisés. En deçà de la limite s'applique la loi morale et sociale commune ; au-delà s'ouvre l'espace de la violence primitive et de l'animalité. Dans ce système, le colonialisme représente donc l'humanité même, l'Afrique non colonisée un en deçà ou un à-côté de l'humanité²⁵. » Symétriquement, l'expansion coloniale et les projets d'intégration qu'elle véhicule amène à s'intéresser aux territoires culturellement marqués par la rencontre voire le dialogue des civilisations (l'Andalousie du *Dernier Abencérage* en est un parfait modèle) ; dès 1833, la commission envoyée en Algérie affirme l'intérêt

²³ NGUYEN, Victor, *Aux origines de l'Action française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 31.

²⁴ AL-MATARY, *Idéalisme latin et quête de "race"*, op. cit., p. 623.

²⁵ SEILLAN, Jean-Marie, *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle (1863-1914)*, Paris, Karthala, 2006, p. 129.

d'étendre ses investigations à ces zones privilégiées « où l'Orient et l'Occident luttent l'un contre l'autre ; où des races d'hommes si différentes par leur origine, leur religion, leurs habitudes et leur langage, se trouvent ainsi en contact et ballottées les unes par les autres dans les mêmes révolutions²⁶. »

Dès les années 1840 cependant, et bien davantage sous la Troisième République, le contexte d'expansion coloniale met au premier plan l'image d'une Méditerranée romaine, latine, française - laquelle revitalise le rêve d'une confédération des peuples latins, voire européens, autour de leur berceau commun : « "La France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie pouvaient ne former qu'une nation ; mais la géographie s'y oppose." Il est vrai qu'à l'époque où Napoléon prononçait ces paroles, l'Algérie ne nous appartenait pas encore. Mais cette belle conquête a considérablement modifié l'état des choses, et il semble aujourd'hui, au contraire, que tout concourt à réunir en un seul faisceau ces diverses nations par leur lieu commun, la Méditerranée²⁷. » Les récits de voyages, les magazines spécialisés, les romans feuilletons (on songe à Jules Verne) diffusent très efficacement un ensemble de représentations dont profite la politique coloniale républicaine.

La Méditerranée du XIX^e siècle est le produit de discours et de représentations incessamment croisés, affrontés, recombinaison : le singulier est à cet égard trompeur, qui ne rend pas compte de ce travail permanent de réajustement plus ou moins conscient et maîtrisé. Là où un anachronique effet d'évidence nous incite à voir un objet émerger, se définir et s'imposer, on découvre une constellation discursive en permanente évolution, où les mêmes lieux communs peuvent se trouver recyclés dans des visées très diverses. Une constante s'impose cependant : à partir de la conquête de l'Algérie, le fait colonial cristallise la charge impérialiste restée jusque-là sinon virtuelle, du moins désactivée dans les figurations de l'Orient comme berceau de la civilisation judéo-chrétienne.

²⁶ « Rapport sur les recherches géographiques, historiques, archéologiques, qu'il convient de continuer ou d'entreprendre dans l'Afrique septentrionale », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XII, 1831-1838, p. 129. Passage cité par OULEBSIR, « Rome ou la Méditerranée ? », article cité, p. 243.

²⁷ VALLERANGE, Prosper, *Le Panlatinisme, confédération gallo-latine et celtogauloise*, Paris, Passard, 1862, p. 74.

Conséquence : les discours (et images) extrêmement divers qui, sur des supports variés, accréditent, diffusent ou amendent les représentations méditerranéennes en cours ne se peuvent comprendre qu'en lien avec la situation historique, idéologique, politique qui les produit et sur laquelle ils influent. La Méditerranée constitue un dispositif hétérogène, un bricolage sans cesse remanié, dont l'efficacité cognitive et la portée pragmatique sont inséparables de leur contexte d'énonciation.

C'est ce concept évolutif et poreux dont ce volume interroge les contours, les modalités d'apparition ou d'effacement, les usages idéologiques et politiques. L'approche chronologique, qui n'a pas été prioritaire dans la définition du plan de l'ouvrage, trouve néanmoins sa place dans le développement de chacune des trois parties qui scandent notre réflexion : il s'agissait d'éviter, autant que possible, le mirage finaliste, mais aussi de rendre sensibles les phénomènes de recouvrement et d'asynchronie caractéristiques de toute histoire culturelle – en insistant d'autre part sur l'intense dialogue intertextuel qu'entretiennent les œuvres entre elles, comme avec le contexte qui leur donne sens et efficacité.

Notre titre, *L'Invention littéraire de la Méditerranée dans la France du XIX^e siècle*, est bien sûr un hommage à l'ouvrage fondateur qui a beaucoup inspiré notre problématique et notre démarche : *L'Invention scientifique de la Méditerranée*. La formule suppose une définition extensive de la notion de « littérature », qui comporte aussi bien des fictions que des récits de voyage, des essais, des poèmes des chansons – tout l'écosystème culturel qui permet de comprendre comment est né en France ce que nous appelons aujourd'hui, avec une trompeuse transparence, la Méditerranée.

Corinne Saminadayar-Perrin
Université Montpellier 3 / RIRRA 21